

Mary Shelley

à 20 ans

Frankenstein:
avant la créature, la créatrice



AU DIABLE VAUVERT

Macha Séry

Mary Shelley à 20 ans

Frankenstein:

avant la créature, la créatrice



Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

Déjà parus

HONORÉ DE BALZAC À 20 ANS, Anne-Marie Baron
LES SŒURS BRONTË À 20 ANS, Stéphane Labbe
ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Séry
LOUIS-FERDINAND CÉLINE À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud
LE DIABLE À 20 ANS, collectif
MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeanniot
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JOHNNY HALLYDAY À 20 ANS, Corinne François-Denève
ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel
JOHN F. KENNEDY À 20 ANS, Martine Willemin
NELSON MANDELA À 20 ANS, Solenn Honorine
KARL MARX À 20 ANS, Isabelle Garo
GUY DE MAUPASSANT À 20 ANS, Françoise Mobihan
MARILYN MONROE À 20 ANS, Jannick Alimi
MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu
JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric
GEORGE SAND À 20 ANS, Joëlle Tiano
BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas
J.R.R. TOLKIEN À 20 ANS, Alexandre Sargos

ISBN: 979-10-307-0726-7

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

I

Ce 16 août 1822, les funérailles de Percy Bysshe Shelley ont lieu sur le sable près de Viareggio, en Toscane. Mary Shelley, sa jeune veuve, est demeurée dans la calèche. Elle regarde de loin la crémation. Le panorama qu'offrent le golfe de Spezia et la mer de Ligurie est grandiose : à l'avant-plan la plage, derrière, les îles d'Elbe et de Gorgone ; en surplomb, les Alpes au sommet enneigé.

Il faudrait se garder d'une vue de détails, elle relève du sordide : les mains manquantes, la tête sans visage, la chair en lambeaux, les os à découvert, le crâne fendu... Aucun embaumeur, aucun docteur Frankenstein ne pourrait faire des merveilles avec cet amas organique. Les enfants du village, tenus à distance, se sont attroupés pour assister au spectacle.

Sur le rivage, autour du brasier, il y a le célèbre écrivain Lord Byron, le poète et éditeur de journaux Leigh Hunt, ainsi que l'aventurier Edward Trelawny, tous passablement ébranlés. *Ça pourrait être la carcasse d'un mouton*, songe Byron.

Déclaré disparu alors qu'il naviguait sur son voilier, Percy a fait naufrage le 8 juillet. Sa dépouille a été ballottée dans la Méditerranée pendant dix jours, et le cadavre identifié grâce aux livres dans les poches d'une veste : un recueil de Keats et une pièce d'Eschyle. Quarantaine oblige, les restes ont été ensevelis et recouverts de chaux vive. L'Europe se méfie des maladies. Peste, typhus, choléra, tuberculose... Pionnier du récit postapocalyptique, *Le Dernier Homme* (1826) de Mary Shelley traitera d'un monde presque entièrement décimé par une épidémie.

Elle hume l'encens qu'un vent rabat vers ses narines. Sans cela, l'air serait irrespirable. Les soldats toscans qui ont exhumé le cadavre à l'aide de pelles et de pics se sont bouché le nez – elle les a vus –, et ils ont bu de l'eau-de-vie pour supporter la puanteur pendant leur labeur puis ils se sont éloignés.

Il existe d'autres pestiférés, rapport aux bonnes mœurs. Quand la nouvelle est parvenue

outré-Manche, le journal anglais conservateur *The Courier* a ironisé : « Shelley, l'auteur de quelques poèmes infidèles, a été noyé ; maintenant, il sait s'il y a un Dieu ou non. » Dès lors, un rôle s'impose à Mary : être fidèle à ses « infidèles », gardienne de la mémoire des siens et de leur postérité littéraire.

Avec le vin, les épices, le miel et l'encens, les funérailles s'apparentent à une communion entre ciel et mer, un rite païen mariant terre, feu et eau. Pour jeter un voile sur l'horreur, Trewlany, grand ordonnateur de la cérémonie, s'est inspiré de l'Antiquité grecque chère au couple Shelley. C'est ensemble qu'ils en ont étudié la langue, déchiffré et traduit les grands auteurs. Chacun d'eux a écrit sa propre version du mythe de Prométhée.

À cet instant, Mary observe Trewlany aviver le feu avec les ouvrages que lisait Percy avant de chavirer ; lui qui, comme elle, se faisait une joie et un devoir de cultiver son esprit par un programme quotidien de lectures. Voit-elle miroiter une lame au bout du bras de Trewlany ? Il empoigne quelque chose. Pareil spectacle oppresse. Encore Mary ignore-t-elle que Trelawny, lorsqu'il se brûle la main pour arracher

de la fournaise le cœur de Shelley, contemple le cerveau de son mari bouillir et bouillonner « comme dans un chaudron ». C'est l'image qu'il retiendra.

Ce calme, après la tempête : à peine croyable. Qui sait si Byron, l'exécuteur testamentaire de Shelley, ne formule pas une maxime qui se perd dans les murmures du ressac. Il paraît stoïque. Au reste, il ne s'abandonnerait à nulle autre contenance qu'à un détachement étudié. Lorsque la tenaille d'un soldat a saisi la mâchoire de Shelley pour la disposer sur le bûcher, il a réclamé de la voir. « Je puis reconnaître à ses dents un homme avec qui j'ai parlé... Je regarde toujours la bouche ; elle dit ce que les yeux essaient de cacher. » Au vrai, il n'en mène pas large. Quand il a appris la disparition de Shelley, ses lèvres ont tremblé, il a bégayé. Il a prêté, sans attendre, son bateau pour les recherches en mer. Quelques mois plus tôt, Byron avait défendu Shelley contre un détracteur, décrivant son ami comme « le moins égoïste et le plus doux des hommes ».

Trelawny plonge le cœur de Shelley dans l'esprit-de-vin. Puis il recueille des cendres et des ossements dans l'urne de bois et de velours

qu'il a apportée. Une légende rapporte que les enfants, témoins de la scène, se prirent à croire qu'un sortilège pourrait faire renaître le mort de ses cendres. D'où la collecte des restes par ces étrangers. Des Anglais, disait-on.

Mary en a assez vu. Elle va retrouver son fils qui porte le même prénom – Percy – que son père. Elle aurait désiré que Shelley fût enterré près de leur fils aîné William, dans ce cimetière de Rome qu'il avait trouvé si beau, mais les règlements sanitaires ne permettaient pas le transport d'un cadavre rejeté par les flots.

Byron, lui, va rejoindre à la nage son schooner ancré au large. Il reviendra à terre par la même voie, histoire de se laver d'un cauchemar. Trois milles d'efforts physiques sous un soleil cuisant vont le peler des pieds à la tête. « J'ai fait peau neuve et suis aussi brillant qu'un serpent dans sa nouvelle parure. » Plus tard, Byron trouvera la mort en Grèce où il aura emporté *Frankenstein*. « Il me semble qu'il s'agit là d'un ouvrage merveilleux pour une fille de dix-neuf ans, – même pas dix-neuf ans à l'époque », a-t-il dit à son éditeur.

Dans deux semaines, Mary Shelley aura vingt-cinq ans. Sa jeunesse s'achève sur un goût de

cendres. Les funérailles de Percy closent une liste de tragédies. Un quart de siècle marqué par des disparitions : sa mère, deux filles, un fils, une sœur, une nièce, aujourd'hui un mari...

Décidément, l'Italie est une renaissance et un tombeau. Mary Shelley a décidé de ne pas rentrer en Angleterre. Pas tout de suite. Elle va séjourner à Gênes chez des amis. Caver son chagrin. Elle est seule à présent, très seule. L'écriture peuplera sa solitude. Passe-temps à la prime adolescence puis vocation accomplie, la littérature sera plus que jamais sa raison de vivre.

II

Ce 30 août 1797, l'accouchement s'annonce sous les meilleurs auspices. La parturiente badine : « Je ne doute pas de voir l'animal aujourd'hui, mais je dois attendre que Mme Blenkinsop devine l'heure – je l'ai fait venir. Veuillez m'envoyer le journal. J'aimerais avoir un roman ou un livre purement divertissant pour exciter la curiosité et passer le temps. Avez-vous quelque chose de ce genre? » écrit Mary Wollstonecraft. Une servante remet la missive à William Godwin, le futur père. Tout en étant mariés depuis quelques mois, ils habitent des maisons mitoyennes dans le faubourg londonien de Somers Town, de sorte à préserver leur indépendance autant qu'à entretenir le feu de leur amour.

Mary Wollstonecraft a tenu à ces épousailles quand bien même ni l'un ni l'autre

n'attribuent de l'importance à l'institution conjugale. Pire, les deux la considèrent comme un asservissement. Le mariage? Un monopole tyrannique dont Godwin préconise l'abolition, « une loi, et la pire de toutes les lois »; la forme suprême que revêt l'oppression patriarcale pour Mary Wollstonecraft. Dans son premier roman, *Mary: A Fiction* (1788), l'héroïne est contrainte à un mariage sans amour. Et dans *Maria ou Le Malheur d'être femme* en cours de rédaction, une femme de la haute société est internée par son mari dans un asile. Son enfant lui est retiré. Sur son lit de mort, la protagoniste exhume un peu de joie du fond de sa tristesse: « Elle pensait qu'elle se hâtait vers ce monde où l'on ne se marie pas, où l'on n'est pas donné en mariage. »

Au vu des préjugés de l'époque, l'écrivaine Mary Wollstonecraft, si réputée soit-elle, appartient à la catégorie des femmes de mauvaise vie: elle a conçu sa première fille hors mariage avec un Américain rencontré à Paris, qui l'a abandonnée. L'infamie qui ostracise les mères célibataires, elle a voulu la prévenir quand sa seconde grossesse arrondissait son ventre. Godwin s'est fait tirer l'oreille. Après tout, lui, le radical,

jugeait sa compagne au-dessus des conventions. Il a cédé. Le mariage est heureux.

Mary Wollstonecraft, trente-huit ans, et William Godwin, quarante et un, forment une alliance intellectuelle sans pareille. De caractère contrasté – l'un est un sceptique froid, l'autre une impulsive –, ils s'admirent mutuellement. Réformistes sur le plan politique, adeptes du principe d'égalité et de perfectionnement social, ils ne s'interdisent aucun genre littéraire. Ils passent leur temps à lire, à écrire dans la solitude, ou à débattre en bonne compagnie. Bien que voisins, ils s'envoient des mots doux et s'invitent à dîner. « L'attraction que nous avons conçue l'un pour l'autre était de celles que j'ai toujours considérées comme témoignant de la plus pure forme d'amour. Cet amour se développait au même rythme chez l'un et chez l'autre, et l'observateur le plus attentif n'aurait pas pu dire qui précédait l'autre », confiera William Godwin dans la préface des *Œuvres posthumes* de Mary Wollstonecraft.

Leur première rencontre, en novembre 1791, s'est soldée par un fiasco. Elle a eu lieu chez leur éditeur commun. Joseph Johnson aime réunir ses auteurs, qu'ils soient romanciers,

poètes, philosophes, naturalistes ou médecins. Sa maison est le lieu de ralliement d'une génération désireuse d'œuvrer pour le bien commun ; des esprits libres qui se cooptent et manifestent une même volonté de progrès dans les sciences, les mœurs, les droits humains. Ce sont des écrivains, tel Godwin, qui fustigent l'administration coloniale aux Indes et la répression en Irlande.

Au 72 St Paul's Churchyard se croisent des sympathisants de la Révolution française et des contempteurs de la monarchie britannique, des pacifistes et des antiesclavagistes. Impressionnant est le catalogue de Johnson. Il inclut, entre autres, les scientifiques Antoine Lavoisier et Erasmus Darwin, l'Américain Benjamin Franklin, le poète William Wordsworth ou l'économiste Thomas Malthus. Il accueille aussi des femmes, dont les romancières Charlotte Smith, Maria Edgeworth et Mary Wollstonecraft.

Johnson soutient la carrière littéraire de celle-ci depuis 1787. Il lui a donné une avance pour son premier livre, *Pensées sur l'éducation des filles*. Il lui a procuré un logement à Londres, et une collaboration régulière à l'*Analytical Review*, le journal influent qu'il édite. Ses dîners au menu modeste se révèlent roboratifs sur le plan des

idées et de la créativité. On y discute du système parlementaire, de religions, des écrivains Voltaire et Diderot, ou de Samuel Johnson, célèbre intellectuel britannique qui fut tout à la fois poète, exégète de Shakespeare et moraliste.

En novembre 1791, Godwin s'est rendu à un dîner pour faire connaissance du pamphlétaire Thomas Paine en faveur duquel il avait milité. Il entendait discuter avec lui des révolutions française et américaine. Las! Mary l'a étourdi par sa conversation et l'a contredit avec ténacité. Dans son journal, Godwin a noté qu'ils étaient « mutuellement mécontents l'un de l'autre ».

Après quoi, près de cinq ans se sont écoulés. Dans l'intervalle, Mary Wollstonecraft a séjourné en France, patrie d'une Révolution à feu et à sang. Elle a fait connaissance du mathématicien et philosophe des Lumières Condorcet ainsi que de Mme Roland, l'égérie des Girondins. Elle a voyagé en Scandinavie. Lorsqu'elle a revu William Godwin, en 1796, chez le fidèle Joseph Johnson, tous deux étaient célèbres. Ils avaient, en effet, publié des ouvrages ayant fait date.

Enquête sur la justice politique de William Godwin avait failli être interdit en 1793. Le gouvernement tory y avait renoncé au motif

que le style était aride et que le prix de l'ouvrage – trois guinées – était trop élevé pour conquérir un lectorat populaire. Mauvais calcul : à Londres comme en province, des ouvriers se sont cotisés pour en acheter des exemplaires et des clubs ont organisé des lectures publiques. Des éditions pirates ont paru en Écosse, en Irlande et en Amérique. « Sans l'avoir désiré, je me suis élevé (pour parler en argot) comme "une étoile" parmi mes contemporains », écrira Godwin dans *Thoughts on Man* (1831).

Le grand critique littéraire William Hazlitt a témoigné du phénomène : « On ne parle que de Godwin, il est l'homme le plus recherché, le plus respecté ; il suffit que les mots de liberté, vérité, justice, soient prononcés pour que son nom apparaisse. » Godwin est souvent intervenu dans le débat public et dans les journaux pour défendre les libertés – de parole, de réunion, d'association – sévèrement réprimées. En 1794, soit moins d'un an après *Enquête sur la justice politique*, il a changé de registre – non de doctrine – avec son roman *Les Choses comme elles sont ou Les Aventures de Caleb Williams*. C'est le prolongement, sous forme d'un récit de poursuite truffé de péripéties, de sa philosophie

dénonçant l'oppression des pauvres par la classe possédante.

De son côté, dans la guerre des pamphlets politiques qu'inspira outre-Manche la Révolution française, Mary Wollstonecraft a signé *Défense des droits des femmes* (1792) adressé à Talleyrand. L'année où elle a retrouvé Godwin, elle venait d'être auréolée par l'accueil des *Lettres écrites de Suède, de Norvège et du Danemark* (1796), récit du voyage qu'elle fit en Europe du Nord. Les poètes Wordsworth et Coleridge ont admiré ce recueil qui se distingue par sa variété de tons, de réflexions, d'émotions; mélange d'intime et de politique... Il est froid par les paysages, chaud par ses confessions sentimentales, franc d'un bout à l'autre. Il y a une femme qui dit « je »; une femme émancipée qui voyage seule. Godwin est tombé sous le charme: « Si jamais un livre a été conçu pour rendre un homme amoureux de son autrice, il m'apparaît clairement que c'est de celui-ci qu'il s'agit. Elle parle de ses chagrins, d'une manière qui nous emplit de mélancolie, et nous fait fondre de tendresse, tout en révélant un génie qui s'impose à notre totale admiration. »

Lors de leurs retrouvailles, leurs convergences l'ont emporté sur leurs désaccords initiaux. Ce

qui les rassemble ? La lutte contre l'absolutisme, contre les privilèges exorbitants d'une aristocratie rentière, et pour l'égalité sociale. Le vieux garçon qu'est William Godwin minorait l'importance de l'amour, voire jugeait ce sentiment déraisonnable, eu égard aux sujets sérieux. Le voilà marié à son âme sœur.

Deux autres messages de Mary Wollstonecraft à Godwin circulent, ce 30 août 1797 dans le Polygon, nom de leur pâté de maisons disposées en cercle et environnées de fermes et de champs : la délivrance de l'accouchement est « en bonne voie ». Puis il faut encore « faire preuve d'un peu de patience ».

Enfin !

William Godwin note l'heure dans son journal : Mary Wollstonecraft Godwin, future Mary Shelley, naît à 23 h 20. Le nourrisson se porte bien. La mère, en revanche, passe une nuit atroce. Elle perd beaucoup de sang et s'évanouit souvent. Plusieurs médecins l'examinent. Il lui est recommandé un régime à base de vin. Elle semble se remettre tandis que la nouvelle-née fait preuve de voracité. « Ma petite fille commence à sucer si MANIFESTEMENT que son père compte bien qu'elle écrira la

deuxième partie des *R [ights] of the Women* », se réjouit-elle.

Las, la rémission est de courte durée. Mary Wollstonecraft est bientôt en proie à des frissons et des céphalées résultant d'une fièvre puerpérale. « Voyant que tout espoir était éteint, j'étais très désireux d'obtenir d'elle les instructions qu'elle souhaitait voir suivies après sa mort », écrira Godwin, notamment l'éducation à donner à ses deux filles. Pour la ménager, il lui présente les choses autrement : sa guérison sera longue.

Sans lui avoir délivré aucune consigne à ce sujet, Mary Wollstonecraft meurt de septicémie, le 10 septembre.